GLORIA VOS M(aior gestorum laude coronat)
VIRTVTVM M(ater felicior suboles).

Voici la traduction que nous proposons :

Ici a déposé ses cendres ta mère très chaste,
Second rayon de ton mérite, Augustin !
Toi qui, assurant les droits célestes de la paix par ton sacerdoce,
Instruis dans les mœurs les peuples (à toi) confiés.
Une gloire plus grande que la renommée des hauts faits vous couronne,
La gloire des vertus, ô mère ! ô fils trop heureux !

Ce petit poème ne brille certes pas par le mérite littéraire : il laisse même à désirer sous le rapport de la clarté. Ce qui en fait le prix, c'est la célébrité des personnages qu'il rappelle, c'est le souvenir qu'il évoque naturellement dans notre esprit des pages immortelles que saint Augustin, au IX^e^ livre de ses *Confessions*, a consacrées aux derniers jours et à la sépulture de sa sainte mère ; c'est surtout qu'il nous apprend comment, dès le v^e^ siècle, on associait déjà dans la gloire grandissante du saint docteur le nom de la mère à celui du fils, comme l'auréolant d'un nouvel éclat.

V. GRUMEL.

III

NOTES DE LECTURE

PAR N. I. HERESCU

I. — POÈTES LINGUISTES

Sous le titre « Virgile linguiste » (*Mél. Ernout*, Paris, Klincksieck, 1940, p. 259-265), M. J. Marouzeau a présenté toute une série de faits de nature à confirmer une ingénieuse remarque de R. S. Conway, rapportée par W. F. J. Knight (*Classical Review*, 1934, p. 124-125) et venant rejoindre une observation de A. Meillet, à savoir que « Virgile, qui avait une grande lecture, emploie volontiers les mots avec une valeur étymologique » (*Esquisse d'une histoire de la langue latine*, Paris, Hachette, 3^e^ éd., 1933, p. 222).

A l'inventaire systématiquement dressé par M. J. Marouzeau et à l'appui de ses conclusions, ajouter d'abord un nouvel exemple : *Buc.*, 2, 24 :

Amphion Dircaeus in *actaeo* Aracyntho.

Seruius explique *actaeus* par *litoralis*. Il est probable, en effet, que cet adjectif, déterminant d'Aracynthe, montagne de l'Attique, a été employé par Virgile étymologiquement et qu'on y doit reconnaître le gr. ἀκτή, mot qui signifie « rivage, côte escarpée, promontoire », mais qui, en même temps, était l'ancien nom de l'Attique.

Ensuite, dans un article de M. Jens Th. Hanssen, *Remarks on Euphony-Cacophony, and the Language of Vergil*, Symbolae Osloenses, 1942, p. 80-106, noter une liste de passages virgiliens relevant du même souci étymologique (p. 101-102).

D'autre part, signaler qu'on peut donner à Ovide, poète ayant aussi de la lecture et également curieux de grammaire, le même nom de « linguiste ». Les *Fastes* surtout et les *Métamorphoses* constituent, à ce point de vue, une véritable mine. On y rencontre non seulement des étymologies en bonne et due forme, comme celle qui rattache le nom de la nymphe *Lara*, par rhotacisme, au verbe *lallare* (gr. λαλεῖν, bavarder, λαλαγή, babil), *Fastes*, 2, 599 :

Forte fuit Nais, Lara nomine ; prima sed illi
Dicta bis antiquum syllaba nomen erat.

« Il y avait une nymphe qui s'appelait Lara ; la première syllabe de ce mot, deux fois répétée, constituait son ancien nom — et ce nom l'accusait de trop parler... »,

ou des explications de noms géographiques par leurs composants grecs, comme ce nom de l'île *Trinacris*, où le poète détache le gr. ἄκραι = *scopuli* (*Fastes*, 4, 419-420) :

Terra tribus scopulis uastum procurrit in aequor
TRINACRIS *a positu* nomen adepta *loci*,

« Il est une île qui prolonge au sein de la vaste mer ses trois promontoires : on l'appelle *Trinacris*, nom qui lui vient de sa forme »,

mais aussi des étymologies par rapprochement phonique, comme celle qu'il suggère pour l'*Ausonie*, nom dans lequel il voit, peut-être, un membre de la famille *sono-sonus* (*Fastes*, 2, 93-94) :

Nomen Arionium Siculas impleuerat undas,
Captaque erat lyricis Au**sonis** ora **sonis**.

« Le nom d'Arion avait rempli toutes les rives de Sicile, et il avait également charmé les habitants d'Ausonie par les sons de sa lyre. »

Enfin, ne pas oublier que ce penchant pour l'étymologie n'est pas le fait des seuls poètes latins ; Macrobe ne nous rappelle-t-il pas (*Saturn.*, 5, 19, 17-24) l'exemple d'Eschyle qui, dans ses vers, donna du nom des Paliques « une explication du genre de celles que les Grecs appellent

étymologies » : *interpretationem... quam Graeci* ἐτυμολογίαν *uocant...*? Eschyle faisait dériver Παλικοί de πάλιν, car, disait-il,

Πάλιν γὰρ ἥκουσ' ἐκ σκότους τόδ' εἰς φάος

« ils sont bien venus de nouveau des ténèbres à notre lumière ».

Il me semble qu'il y aurait tout un travail à faire, amusant autant qu'instructif, qui consisterait à découvrir ce jeu érudit chez les poètes de l'antiquité, travail qu'on pourrait intituler, en s'inspirant de M. Marouzeau, « les poètes linguistes ». Avis aux jeunes confrères en quête d'un sujet.

II. — VIRGILE, *Géorg.*, 1, 281 :

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam.

Ce vers contient deux hiatus qui, de toute évidence, ne sont pas involontaires. Les commentateurs, généralement, les signalent, sans toutefois en préciser l'intention. J. Connington (vol. I de son éd. de 1858) se contentait de faire le rapprochement avec les usages des poètes grecs : « The non-elision of the « i » and « o » and the shortening of the latter are in imitation of the greek rhythm, and are appropriate here and elsewhere where the subject reminds us of greek poetry. » T. E. Page, quatre-vingts années plus tard (Macmillan, 1937), rappelle simplement, à son tour, que le procédé est homérique, mais ne dit rien sur l'effet poursuivi par le poète latin. « Cette accumulation de licences métriques sert au poète à peindre avec plus de force une chose extraordinaire et humble », expliquait plus pertinemment, mais assez vaguement encore, E. Benoist dans son éd. de 1884 (Paris, Hachette). Non moins vague, M. Ch. Aubertin note, dans la sienne (Paris, Bellin, 1935), que le vers « est à dessein pénible et laborieux ». Quel est le dessein de Virgile?

En parlant de l'hiatus recherché et expressif, M. Marouzeau rappelle et commente ce vers à plusieurs reprises. Une fois (*Récréations latines*, Paris, Didier, 1940, p. 54), il y perçoit « le choc des rocs entassés par les Titans » ; une autre fois, il ressent une double expressivité : celle, déjà notée, du heurt des rocs, avec, en sus, « le ahan des Titans » (*Traité de stylistique*, Paris, Les Belles-Lettres, 1935, p. 38).

Je crois que cette dernière impression est la juste : c'est le souffle des Titans entrecoupé par leur pénible effort que Virgile a voulu faire entendre dans ce vers. Pour s'en convaincre, il suffit de le comparer à un vers d'Homère, stylistiquement parallèle, que cite Aulu-Gelle (6, 20), précisément comme exemple d'hiatus expressifs (*Odyss.*, 11, 596) :

Λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον

« Il poussait un roc vers le sommet de la colline... »

Les deux vers sont de sujet analogue : chez Homère, Sisyphe s'efforce, des pieds et des mains, de porter au sommet du tertre la pierre gigantesque ; chez Virgile, les Titans veulent placer une montagne sur une autre, l'Ossa au-dessus du Pélion. L'effet poursuivi est nécessairement similaire : traduire le ahan provoqué par un immense effort.

Il n'y a, chez Homère, qu'un seul hiatus proprement dit (ἄνω ὤθεσκε), le second étant un hiatus « interne » (λᾶαν) ; on y trouve, en revanche, une rencontre de syllabes homophones : *an-an*, dans λᾶαν ἄνω, sonorité voisine du fr. ahan, susceptible de suggérer à l'oreille d'un Grec l'expression ἀνὰ ἄνα, « debout ! » (que Boisacq, *Dict. étym.*, 1938, s. v., rapproche de *anhelare* : i.-e. **anō*, « en haut » : gr. ἄνα, lat. *an*-helare).

Même procédé et même effet dans ce vers de La Fontaine (cf. J. Marouzeau, *Précis de stylistique française*, 2e éd., 1946, p. 22) :

Après bien de travail, le coche arrive *au haut*.

III. — Horace, *Art poét.*, 347

Quintilien (9, 4, 41) met en garde l'orateur contre l'effet cacophonique qui résulte de la rencontre de syllabes homophones à la jonction des mots. « Que la dernière syllabe d'un mot ne soit pas la même que la première du mot suivant », prescrit-il : *ne syllabae uerbi prioris ultimae sint primae sequentis.*

A moins qu'ils ne veuillent d'une répétition de sons tirer un effet expressif, les poètes de tout temps connaissent cet écueil et s'ingénient à le fuir. Victor Hugo, par exemple (cf. M. Grammont, *Le vers français*, 1923, p. 230-231), a généralement corrigé les rencontres de cette sorte qui se glissaient subrepticement sous sa plume. Dans le vers :

Avec les Attila la nuit coïncidant,

il a remplacé Attila par Genséric, afin d'éviter le *la-la*. D'autres cas lui ont échappé :

Madame, les **garçons sont** les soucis des mères.

A Horace, poète très attentif à la forme de ses vers aux pures sonorités, quelques-unes de ces répétitions fautives ont également échappé ; un cas se trouve dans ce vers de l'*A. P.* :

347 : Sunt delic**ta ta**men quibus ignouisse uelimus.
« Il existe cependant des défauts auxquels sachons pardonner. »

Ce *ta-ta* est-il accidentel?

Je me demande si, au début d'un passage qui ne pèche point par la

précision et en faisant allusion à certains défauts selon lui excusables, Horace n'a pas voulu suggérer le genre de *maculae* auxquelles il pensait — qui ne seraient autres que ces petits accrocs d'ordre « acoustique ». Les vers qui suivent ne s'opposent pas à ma conjecture, au contraire ; la comparaison qu'ils apportent est tirée du domaine des sons :

348 : Nam neque chorda sonum reddit quem uolt manus et mens...

« Car ni les cordes ne rendent toujours le son que désire notre main et notre pensée... »

Si l'intention que je prête à Horace n'est pas illusoire, le poète aura usé, une fois de plus, au vers 347 de son *Art*, du procédé — connu et employé avant lui par l'auteur de la *Rhétorique à Hérennius* et par Cicéron — qui consiste à unir l'exemple à l'idée dans le même énoncé ; cf. J. Marouzeau, *L'exemple joint au précepte*, *Rev. de Philol.*, 1926, p. 110-111 ; *La leçon par l'exemple*, dans cette *Revue*, 1936, p. 60, et *Prêcher d'exemple*, dans *Récréations latines*, Paris, Didier, 1940, p. 177-181.

N. I. Herescu.

IV

UNE « SCIE » A ROME AU IVe SIÈCLE

PAR G. Gougenheim

Professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg

Il n'est pas à propos ici d'écrire l'histoire complète du mot « scie » au XIXe siècle. Partie du monde des rapins, la « scie d'atelier » se répandit dans le peuple de Paris vers le milieu du siècle. De plaisanterie réitérée, de propos taquins répétés à dessein de tourmenter un souffre-douleur, elle se transforma en rengaine, simplement agaçante par sa répétition. Le mot s'appliqua aux refrains de café-concert et aussi aux formules lapidaires lancées à tout propos et hors de propos, parfois avec un certain sens du comique, le plus souvent par un simple besoin de parler. On a vu se succéder ainsi, entre autres : *As-tu vu Lambert?* — *En voulez-vous des z-homards?* — *Merci pour la langouste.* — *Non, mais tu te rends compte.* Une anecdote précise peut être à l'origine de ces « scies », mais, dans leur développement et leur extension, elles constituent un trait de langue populaire ou de littérature rudimentaire spécial aux grandes villes.